

*Il pleuvait ce jour-là quand elle s'est levée.*

*Ah ! Au fait quel jour sommes-nous ? Se dit-elle. Vendredi 13 ?! Zut ! Elle n'aimait pas les vendredis 13 qui lui réservaient toujours des surprises.*

Mais aujourd'hui la surprise serait bonne. C'était son anniversaire. Christine avait 16 ans. Peut-être que sa mère pensera à lui offrir un cadeau !

Ce vendredi 13 commença comme tous les autres jours depuis que les vacances avaient démarré. Christine enfourcha son vélo et malgré la pluie qui continuait de tomber, entama la côte qui la menait jusqu'au bourg. Elle travaillait à l'hôtel-restaurant situé en face à la mairie. Quinze chambres, 200 couverts, deux services midi et soir. Un restaurant dont la renommée s'étendait au-delà de la commune et dans lequel sa mère travaillait occasionnellement.

C'était son premier vrai job. Les étés précédents, elle ramassait des haricots dans les fermes, mais pas tous les jours, c'était selon la maturité des légumes. Elle comblait les trous de son emploi du temps en gardant les petits enfants du médecin chez qui sa mère faisait des ménages.

Cette année, elle travaillait six jours sur sept et on lui versait un salaire à la fin du mois. N'oublie pas que tu auras aussi des pourboires, lui avait rappelé sa mère pour finir de la convaincre que c'était le meilleur boulot pour elle. Christine ne pouvait pas dire non. Il fallait travailler pendant les vacances. Ça, c'était un concept qui ne se discutait pas. Elle ne connaissait aucune fille ou garçon de son âge qui restait tout l'été à ne rien faire. Son frère de 18 ans se levait à cinq heures du matin, chargeait les caisses pleines de fruits et légumes dans un camion et accompagnait ses patrons au marché. Claudine, sa voisine, 18 ans elle aussi, travaillait tous les étés dans la conserverie qui fournissait la majorité des emplois de la commune.

Christine démarrait donc à neuf heures et commençait par faire les chambres. Elle rejoignait Corinne, une ancienne qui travaillait là depuis plusieurs années. Enlever les draps et ramasser les serviettes de bain, refaire les lits, passer l'aspirateur, vider les poubelles, nettoyer les toilettes et les baignoires, descendre le linge à la buanderie. Vers onze heures et demi, Christine se rendait à la cuisine où tout le personnel se rassemblait pour une petite pause avant le coup de feu de midi. Sa mère arrivait à cette heure là au restaurant (elle avait alors fini son ménage chez le docteur) pour aider en cuisine où au service en salle.

On servait à Christine un café tellement fort qu'elle se sentait défaillir, ses oreilles se bouchaient et la nausée la tenait pendant une demi-heure. Mais refuser ce café aurait été une marque de différence

ou de faiblesse qu'elle ne voulait pas montrer. Demander un thé, cela ne lui venait même pas à l'idée.

Elle filait ensuite dans la salle du restaurant, où elle finissait de préparer les tables. Elle remplissait les carafes d'eau, coupait le pain et pliait les serviettes.

Quand les premiers clients se présentaient, Christine prenait son bloc-notes dans la poche de son tablier et se lançait vers les tables. Prendre les commandes, servir, penser à ramener du pain ou une bouteille de vin, desservir, apporter l'addition... Christine devait passer outre sa timidité et affronter des clients exigeants, parfois méprisants ou trop entreprenants.

Quand elle rapportait les plats à la cuisine, elle y trouvait parfois sa mère en train d'ouvrir les huîtres. Prends en une, lui disait-elle. Et Christine gobait une huître, avant de repartir en salle.

Après le rush du midi, un repas était servi pour le personnel. Le patron mettait un point d'honneur à bien nourrir ses employés. Langoustines, huîtres, coquilles st Jacques, rôti de veau, poulet, frites, haricots verts, glaces, pâtisseries, le tout à volonté. Christine se laissait tomber sur sa chaise et mangeait avec appétit. Après le déjeuner, elle rêvait d'une sieste, mais ce n'était pas dans le programme.

L'après-midi, Christine descendait à la lingerie. Elle aidait Corinne à repasser et plier nappes et serviettes. La vapeur du fer transformait la cave en sauna.

Cette journée du vendredi 13 ressembla à toutes celles qui l'avaient précédée depuis le début du mois. Christine se sentait dépossédée de son corps. Son corps douloureux se levait, travaillait et se nourrissait pour pouvoir continuer sans relâche à servir les clients, à enrichir ses patrons. Son corps allait, on se sait comment, tel un automate. Tel un bon petit soldat.

Elle rentrait chez elle vers 23 heures sans avoir eu une seule vraie pause.

Une fois cependant, il y eut une diversion. Au milieu de l'après-midi le patron déballa dans la salle de restaurant, les œuvres d'art qu'il venait de s'acheter. Trois tableaux, qu'il exhiba à ses employés pour on ne sait quelle raison. Cuisinier, aide cuisinier, femmes de salle, lingère, tout le personnel s'extasia. Christine ne reçut de leur part aucune critique de cette exhibition de richesse. C'était monnaie courante paraît-il, banal. Une autre fois, lui raconta-t-on, il avait déballé devant eux, une bague en or qu'il venait d'acheter à sa femme. Personne ne relevait l'incongruité de ces manifestations.

Quand elle pénétra dans sa chambre, Christine trouva sur son lit, non pas un cadeau, mais une lettre.

Une lettre dans une enveloppe ouverte. Sa mère avait la fâcheuse habitude d'ouvrir son courrier. Voilà la surprise du vendredi 13, se dit-elle avec fébrilité.

Sa correspondante Suisse l'invitait à passer deux semaines de vacances chez elle, à Vevey !

Elle rangea la lettre dans l'enveloppe et se coucha. Le rêve d'un voyage ne l'effleura même pas. Le coût du trajet, la distance à parcourir, l'organisation que cela demanderait, il y avait trop d'obstacles. Elle n'était jamais partie en vacances. Ses parents non plus. Leurs jours de congé, ils faisaient toujours des petits boulots pour arrondir les fins de mois.

Et comme toutes les nuits, dès qu'elle ferma les yeux, le film de la journée se déroula dans sa tête. Il y avait la table des dix types bien éméchés qui voulaient du Cognac et qui l'attrapaient par le bas de la jupe pour attirer son attention, une famille qui réclamait une corbeille de pain et qu'elle oubliait systématiquement. Et puis, le plateau de verres à pied qui lui avait échappé des mains ... Les scènes repassaient en boucle dans sa tête. Les images se bousculaient et se mélangeaient : des langoustines, des frites, du vin, des langoustines, des huîtres, des frites ... Comme une nuée de moustiques, les images l'assaillaient, la piquaient, la démangeaient, elles faisaient tout leur possible pour l'empêcher de dormir.

Le lendemain, quand elle descendit pour le petit déjeuner, abruti de fatigue, elle tenait sa lettre à la main.

- T'en as de la chance ! Une invitation en Suisse ! Dit sa mère.
- Oui, répondit-elle
- Ça ne te fait pas plaisir ?
- Si.
- Je te conduis à la gare de Quimper. A Paris ton oncle vient te chercher et te remet au train le lendemain matin. Direction Vevey.
- Ah ?
- Et au retour, on vient te chercher à Paris. Avec la 4L.
- Je ne travaillerai pas au restaurant en août, alors ?

Sa mère avait déjà tout organisé.

- Mardi c'est ton jour de congé, on ira t'acheter des habits. Ce sera ton cadeau d'anniversaire.

Ainsi fût fait.

C'était la première fois que Christine prenait le train. C'était la première fois qu'elle quittait son pays.

Quand le train arriva en gare de Quimper, sa mère lui avoua être surprise, elle avait imaginé un

panache de fumée blanche sortir de la locomotive. Comme dans les vieux films.

Son oncle, le frère de son père, l'attendait effectivement à Paris, gare Montparnasse. Il la conduisit chez lui, un appartement dans une caserne de gendarmerie parce qu'il était gendarme. Quand ils arrivèrent, il était déjà très tard. Il n'y avait personne à l'appartement, sa femme avait quitté la ville pour passer l'été dans sa famille au bord de la mer.

- Je vais faire des frites, lui dit-il.
- Oh, ce n'est pas la peine, je n'ai pas très faim. Elle ne voulait pas gêner.
- T'es bien gentille, mais moi, j'ai très faim.

Zut ! Ce n'était pas ce qu'il fallait dire. Elle eut honte d'avoir pensé qu'il pouvait faire des frites parce qu'elle était son invitée. Elle osera à peine en manger. Fera celle qui n'a pas vraiment faim, comme elle le lui avait dit.

Le lendemain, elle était dans le train direction Vintimille. Elle portait ses nouveaux vêtements, un ensemble pantalon et veste de coton lin mélangé. A part la salopette rouge de ses quatre ans, c'était la première fois qu'elle se sentait bien dans ses vêtements. Confortables et élégants à la fois.

Le train s'arrêta à Lausanne, et elle savait qu'elle ne devait pas descendre. Après un long arrêt, il continuait sur Vevey. Elle se réjouissait de ne pas avoir de changement, elle n'aurait su comment faire.

Le train était reparti quand le contrôleur lui demanda son billet.

- Votre billet n'est valable que jusqu' à Lausanne.
- Ha ?
- Vous devez payer un supplément.

Elle chercha désespérément ses francs suisses, et finit par les récupérer au fin fond de sa valise où elle les avait rangés. Elle n'avait pas imaginé en avoir besoin avant d'être à destination.

Pendant ce temps le train était arrivé en gare de Vevey. Elle dû rassembler ses affaires précipitamment et dès qu'elle posa le pied sur le quai, le train s'ébranla.

Il n'y avait personne à l'attendre. Elle apercevait tout au bout du quai, une famille qui s'apprêtait à quitter la gare. Elle la regardait s'éloigner. Le père de famille se retourna une dernière fois avant de quitter définitivement la gare. Il la vit et toute la famille revint vers Christine, le père, la mère, Colette sa correspondante et le petit frère.

- Nous avons cru que tu n'étais pas dans le train, dit le père. Nous partions.

Elle raconta l'histoire du billet.

La mère de Colette s'occupait de toutes les charges domestiques, elle ne leur demandait rien, à part quelques courses le matin, dans le petit supermarché de quartier, le « Discount ».

Colette et elles n'avaient rien à faire. Christine était désorientée et elle dut apprendre à vaquer.

Voyant que Christine ne prenait pas de douche le lendemain de son arrivée, ni le surlendemain, Colette l'entraîna dans la salle de bain.

- Tu peux régler le débit avec cette manette, et la température avec celle-ci, lui montra-t-elle.
- Ha !

Quand Colette sortit en fermant la porte, Christine se déshabilla et actionna le robinet comme lui avait enseigné Colette. Mais rien ne se passa comme prévu. Un filet d'eau s'échappait du robinet de la baignoire. Elle laissa couler un moment, puis perdit patience. Elle s'assit dans la baignoire et se lava avec un fond d'eau froide.

- Tu n'as pas pris de douche ? lui demanda Colette quand elle sortit.
- Si, répondit-elle.

Elles allèrent à la piscine chaque après-midi. Colette, qui ne voulait pas y aller seule, se réjouissait de la présence de sa correspondante pour être accompagnée.

Avant le départ à la piscine, il y avait les préparatifs auxquels Christine assistait sans y prendre part. Colette, se coiffait méthodiquement, essayait quelques bijoux, les enlevait, puis les remettait, changeait de tenue deux ou trois fois. Enfin, chacune prenait son sac contenant le maillot et la serviette, un peu d'argent de poche pour payer le tram, la piscine et de quoi s'acheter une glace. Ne rien faire de la journée et dépenser tout cet argent ! Christine ne pouvait qu'accepter la situation, mais elle ne s'autorisa pas à en jouir.

Elles prenaient donc le tram et traversaient la ville. Durant le trajet, Christine observait Colette qui en profitait pour ranger ses lunettes au fond de son sac.

La piscine se trouvait au bord du lac. Les sommets blanchis des montagnes se réfléchissaient sur la surface de l'eau, le décor était saisissant.

Elles nageaient un peu puis se prélassaient sur la pelouse.

Elles allaient ensuite acheter des glaces. Colette redescendait le grand escalier en se dandinant comme une star. Si lentement, que Christine devait l'attendre en bas. Elle comprit très vite que l'activité principale de Colette à la piscine consistait à regarder les garçons et à se faire remarquer d'eux. Elle en connaissait quelques uns. Parfois, ils venaient s'installer près d'elles sur la pelouse et

l'après-midi se passait ainsi en bavardage. Là aussi, Christine assistait sans y participer. Personne ne lui adressait vraiment la parole. Certains jours Colette s'éloignait d'elle pendant un moment. Elle l'apercevait au loin, entourée d'un groupe de jeunes.

Il y avait pourtant un blond aux cheveux longs, bien plus âgé qu'elles et pas aussi BCBG que les copains de Colette, qui lui demanda si elle écoutait de la musique. Prise au dépourvu, Christine cita les groupes que son frère écoutait, considérant qu'elle les écoutait aussi, vu que le tourne-disques était dans la salle à manger. Le gars fut impressionné qu'elle connaisse les Doors et Léonard Cohen. Ce n'était visiblement pas le cas de Colette ni des garçons qu'elle fréquentait. Il lui parla musique pendant un temps. Elle ne savait que dire. Elle s'ennuyait agréablement.

Vers dix sept heures, elles rentraient et passaient le reste de la soirée dans l'appartement. Nul besoin d'aider à préparer le repas, nul besoin de laver la salade ni d'éplucher les pommes de terre ... Juste ne rien faire.

Il y avait un piano dans l'appartement. Le petit frère prenait des cours et il lui apprit à « jouer » la lettre à Elise.

Christine écoutait Colette parler de ses bijoux et de ses cheveux. A la maison elle n'abordait jamais le sujet des garçons de la piscine.

La père rentrait et on mangeait.

La salade avait un drôle de goût et elle n'arrivait pas finir son assiette. La mère de Colette lista les ingrédients qu'elle avait mis dans la sauce pour tenter de trouver celui qui la dérangeait. En vain.

Puis, une feuille de salade tomba sur la moquette. Zut ! se dit-elle, paralysée par la honte. Que faire ? La remettre dans l'assiette et ne pas la manger ? La manger quand même ?

La laisser au sol c'était très nul, elle le savait bien. Mais c'est ce qu'elle fit.

*Ne reste pas sans rien faire*, lui avait été asséné pendant tant d'années, qu'un soir, sans s'en rendre compte, Christine se saisit d'un torchon et se mit à essuyer la vaisselle. La mère de Colette la laissa faire. Christine remarqua alors qu'elle lavait la vaisselle sans produit, seulement à l'eau très très chaude. C'est pour protéger le lac, lui expliqua-t-elle.

Le dimanche, ils partirent en famille à la montagne. Christine chaussa ses tennis en tissu léger et passa sa mini-jupe pendant que la famille enfilait shorts et gros godillots. Ils marchèrent pendant des heures dans des chemins escarpés. Christine allait en tête, elle était mince et musclée, elle ne sentait pas l'effort. Ce qui lui valut l'admiration du père qui alla jusqu'à lui faire goûter le Génépis. Elle n'aima pas, mais elle avala la gorgée en disant le contraire.

Les paysages qu'elle découvrait, elle les avait déjà vu dans les livres. Mais la réalité en était

autrement chavirante. Chemins escarpés et ombragés, végétation luxuriante, puis soudain, sans prévenir, pelouses rases et immenses panoramas dominant la vallée. Et pour finir, le glacier. Le père fit une photo de Colette et Christine. On y voit une Christine souriante, bronzée, détendue. Ivre. Ivre de soleil et de nature, ivre de sensations nouvelles.

Le père conduisait une grosse berline et roulait très lentement. Au retour, à l'arrière de la voiture avec Colette et le petit frère, Christine se laissait bercer par les images d'Epinal : chalets fleuris, vertes prairies où brouaient paisiblement les troupeaux de vaches.

Presque toutes les nuits, un orage éclatait et la pluie tombait brutalement et généreusement. Au matin, la ville brillait de propreté, sous un soleil innocent, comme si rien de fâcheux n'était arrivé pendant la nuit.

Une nouvelle journée commençait, lavée des ombres nocturnes.

Christine aimait beaucoup cette idée de tout recommencer chaque matin.

Mais déjà, il fallait penser au retour. Elle écrivit une carte postale à sa mère pour lui indiquer l'heure d'arrivée de son train à Paris : 21h22. Il était prévu que son père, sa mère et sa petite sœur se rendent à Paris en 4L et l'attendent à Montparnasse à son arrivée.

Quand elle y pensait, Christine s'étonnait de la folie de sa mère. Conduire jusqu'à Paris alors qu'elle n'avait jamais dépassé Quimper ! S'engager sur le périphérique, sortir porte de Bagnole, trouver la gendarmerie (Christine apprendra plus tard que l'oncle avait été très surpris/scotché de les voir arriver sans qu'il ait eu besoin d'aller les chercher à un endroit où ils se seraient perdus). Sans compter le coût qu'il représentait, ce voyage était semé d'embûches et Christine ne pouvait s'empêcher d'être admirative de l'audace de sa mère. Ses parents étaient nés dans des milieux très démunis d'ouvriers agricoles qui se vendaient de fermes en fermes. Revenus aléatoires, famille nombreuse entassée dans des pentys exiguës et sans confort. Son père et sa mère ont commencé à travailler à l'âge de quatorze ans comme bonne et valet dans les exploitations agricoles. C'est d'ailleurs dans une de ces fermes qu'ils se rencontrèrent. En devenant ouvriers après leur mariage, ils ont connu une progression sociale fulgurante : maison neuve pas loin du bourg, Solex puis voiture, télévision, machine à laver le linge... et maintenant, pour la première fois, des vacances et un voyage à Paris ! Elle les imaginait sur la route, lui au volant, elle en co-pilote.

A la gare de Vevey, le père de Colette se chargea d'acheter le billet pour aller jusqu'à Lausanne. Devait-elle lui proposer de le rembourser ? Christine se sentait ridicule de le faire, mais se sentait également ridicule de ne pas le faire. Et d'ailleurs, lui restait-il suffisamment d'argent ? La question

fut résolue quand toute la famille la prit dans les bras. Le train entra en gare et il était temps de se dire adieu. Les embrassades furent si chaleureuses que Christine se figea. Dans son trouble, pensa-t-elle à dire merci ?

Quand elle descendit du train à Paris, gare de Lyon, il n'y avait personne à l'attendre.

Elle regarda partout, fit des allers et venues dans la gare, mais elle dut se résoudre, sa famille n'était pas là. Ne sachant que faire, elle se mit dans un coin pour réfléchir, posa sa valise et retint ses larmes.

Ils ont un peu de retard se rassura-t-elle.

Quelques hommes à l'air louche la regardaient avec insistance. Elle avait peur.

Au bout d'un temps, trop long pour un simple retard, elle chercha le numéro de téléphone de son oncle noté quelque part et se dirigea vers une cabine téléphonique. Elle n'avait jamais téléphoné. Elle glissa une pièce dans la fente et tenta de composer le numéro qui comprenait aussi des lettres. Elle ne savait comment faire. Elle aurait voulu demander à quelqu'un, mais aucune tête ne lui paraissait suffisamment engageante.

Elle pleura. Doucement. Sans attirer l'attention.

Elle attendit. Devait-elle faire quelque chose ? Oui, mais quoi ? Sa gorge extrêmement serrée devint douloureuse. Elle n'arrivait plus à réfléchir. Elle imaginait le pire : passer toute la nuit dans la gare, s'asseoir quelque part et rester éveillée au cas où quelqu'un voudrait s'en prendre à son sac, à sa valise ou à elle-même.

Quand soudain, elle aperçut un groupe de personnes marchant la tête en l'air, les yeux rivés sur le tableau des arrivées. Sa mère, son père, sa petite sœur, son oncle ! C'était bien eux. Tous les quatre ! Vision singulière que celle de sa famille, aussi irréaliste que des figurines en papier et que l'on faisait glisser dans un théâtre de carton pâte.

Quelque chose faisait qu'ils ne s'intégraient pas dans le décor. Leurs vêtements ? Leur allure ?

Elle s'est précipitée vers eux.

– T'es déjà là ? S'étonna sa mère.

Elle ne répondit pas, ne comprenait pas.

– Je viens de voir le tableau, continua sa mère. L'heure d'arrivée du train de Lausanne : 21h22 ? Je croyais que c'était 22h21 ! Tu m'as écrit 22h21.

– Ha ?

– On ne peut pas compter sur toi. J'ai reçu la carte postale le jour avant de partir ! J'ai cru que je ne la recevrais jamais !



Christine savait que sa mère reportait toujours la faute sur elle, sa fille aînée. Elle ne s'en offusqua pas. Sa mère était sans doute sur les nerfs après ce voyage inédit sur Paris.

Les émotions étaient si fortes de part et d'autre, qu'ils en oublièrent de s'embrasser. L'avaient-ils déjà fait ? Christine essayait de se rappeler si sa mère l'avait prise dans ses bras sur le quai de la gare à Quimper avant de partir. Elle n'en avait aucun souvenir. D'ailleurs, elle ne se souvenait d'aucun baiser de sa mère. Ni de son père, cela va de soi.

Là dans cette gare, à ce moment précis, Christine sut que sa vie ne serait plus celle qu'elle avait été. Une autre vie était possible. Elle venait de le découvrir, elle venait de la vivre. Et c'était peut-être grâce à sa mère qui, se lançant dans l'inconnu, explosant les barrières, l'avait mise sur d'autres rails.